

sen Amsterdam en Tel-Aviv ne sont pas des «comptes rendus du front» mais des impressions sur l'existence quotidienne dans un Etat en guerre, colorées par un vif déplaisir devant la nouvelle injustice, infligée cette fois aux Palestiniens. Judith Herzberg y amortit de grandes émotions comme l'angoisse, la perte et le sentiment de culpabilité, tout comme dans ses pièces et ses poèmes par un point de vue qui est celui du «train-train de la quotidienneté». «Elle dispose de la capacité», estimait le jury du prix de dramaturgie, «de raconter les plus horribles vérités sans s'apesantir le moins du monde.» ■

Diny Schouten

(Tr. J. Fermat)

### Le labyrinthe belge ou la beauté de la monstruosité, par Geert van Istendael

C'est à la demande de son éditeur néerlandais *Arbeiderspers* (Presse ouvrière) à Amsterdam, que le journaliste de télévision flamand Geert van Istendael, également poète, a écrit un livre sur la Belgique qui devait avoir pour but de décrire et d'expliquer le caractère spécifique de la Belgique à l'intention des lecteurs néerlandais. Journaliste à la section affaires intérieures au journal télévisé de la *Belgische Radio en Televisie* (BRT - Institut de radio et de télévision belge, secteur flamand), Van Istendael, de par sa profession, suit de très près la vie publique belge sur les plans politique, culturel et juridique. Sa poésie nous apprend que la vie quotidienne du Belge l'intéresse tout autant. Dans *Septentrion*, XVIII, n°2, 1989, pp. 35-38, Benno Barnard a consacré un article à sa poésie, où il accorde pour ainsi dire à la Belgique le rôle principal.

*Het Belgisch labyrint* (Le labyrinthe belge) se présente avant tout comme un ouvrage journalistique. Les informations statistiques et explications historiques, par exemple, y alternent avec des exemples concrets, des anecdotes. Une sorte de litanie de deux pages

et demie, où l'auteur exprime sous forme d'aphorismes son amour et sa haine de la Belgique sous tous ses aspects, sert de prélude à l'ouvrage. Tour à tour humoristique et cynique, il y évoque les habitudes alimentaires, la philosophie du travail ainsi que la culture linguistique des Belges et formule des appréciations sur leur attitude à l'égard de la société et de l'armée.

Là, les deux facettes de la personnalité de l'auteur apparaissent dans toute leur clarté. D'une part prévalent ses préoccupations journalistiques: lucidité, objectivité, réserve; d'autre part se manifeste sa nature poétique: intuition, subjectivité, engagement. Cette ambigüité caractérise le livre dans son ensemble et s'exprime déjà dans le titre de l'ouvrage: *Het Belgisch labyrint of de schoonheid der wanstaltigheid* (Le labyrinthe belge ou la beauté de la monstruosité). La longue introduction tiraillée entre amour et haine, à la fin, demeure ouverte, énigmatique, élogieuse et critique à la fois, le tout sous-tendu par un grand désir de compréhension:

«J'aime la Belgique parce que ses habitants, heureusement, ne se piquent pas de patriotisme. Je hais la Belgique parce que ses habitants ne sont en aucune manière fiers de leur pays.

J'aime la Belgique parce qu'elle existe.

Je hais la Belgique parce qu'elle existe.»

Aux yeux des étrangers, cette approche, formulée de la sorte, peut paraître agressive, provocatrice, mais l'auteur explique précisément à quel point elle est typiquement belge. D'emblée le lecteur se voit confronté à cette image en raccourci et pourtant toute en nuances d'un pays et d'un peuple dominés pendant de longues périodes par d'autres peuples (à partir de 1585, successivement les Espagnols, les Autrichiens, les Français). Ce n'est qu'à partir de 1830 que les Belges ont dû et pu commencer à résoudre eux-mêmes les problèmes qui se présentaient à l'intérieur de leurs frontiè-



Geert van Istendael (°1947).

res, d'une manière que l'auteur estime par ailleurs souvent discutable, mais toujours typiquement belge (surtout par leur sens du compromis). Par rapport aux Pays-Bas, ainsi qu'au regard d'autres pays voisins, la Belgique - et c'est là un point commun entre Flamands et Wallons - «se caractérise par une toile de fond historique très différente, une organisation spécifique, beaucoup plus chaotique, elle se distingue par d'autres paradoxes et présente d'autres lignes de faille.»

Dans les trois grandes parties que compte l'ouvrage, Van Istendael évoque les principaux épisodes de l'histoire de la Belgique depuis 1585 (scission des Pays-Bas septentrionaux), la lutte linguistique sous tous ses aspects et leur imbrication dans la politique nationale, la Belgique en tant que labyrinthe aussi bien sur le plan paysager que social et institutionnel.

Dans la première partie, après un bref aperçu historique, l'auteur examine le comportement des Belges pendant et après les deux guerres mondiales à la lumière du pacifisme, caractéristique de la Belgique - et plus particulièrement de la Flandre -, tel qu'il s'est exprimé lors des manifestations pacifistes contre les missiles de croisière dans les années 80. On doit également considérer sous l'angle du pacifisme, si l'on veut en comprendre la signification exacte, le pèlerinage de l'Yser, l'imposante manifestation flaman-

de-nationaliste qui se déroule annuellement au pied de la tour de l'Yser, où l'on commémore les nombreux soldats, principalement flamands, morts à la guerre 1914-1918.

La deuxième partie aborde en long et en large les querelles linguistiques, qui, en Belgique, sont toujours étroitement liées aux vicissitudes politiques. L'auteur esquisse l'évolution d'une frontière linguistique fondée sur des éléments d'ordre social vers une frontière linguistique sur la base du principe de la territorialité - le néerlandais en Flandre; le français en Wallonie -, et juridique pour les régions limitrophes et Bruxelles avec les communes à facilités dans sa périphérie.

Dans la deuxième partie, Van Istendael s'attarde sur ce qu'il appelle le «labyrinthe belge». D'une part, il y a le paysage belge avec ses constructions en annexes ô combien caractéristiques. Les Belges ne cessent de construire à l'arrière de leur maison en ajoutant des espaces où ils se sentent à la fois en sécurité et à l'aise. Cette façon de faire rend probablement leur vie plus agréable, mais du point de vue architectural, le résultat est plutôt monstrueux. Cet état de choses s'explique en partie par la législation assez caduque en matière d'aménagement du territoire, qui a été adoptée avec un retard considérable par rapport à d'autres pays. Ce retard a pour effet qu'il ne subsiste guère d'espaces verts ouverts en Belgique et qu'il est grand temps de les protéger. Cela vaut tout particulièrement pour la Flandre.

Enfin, il y a le dédale que constituent les différentes institutions belges, au niveau des trois régions - Flandre, Wallonie, Bruxelles-capitale-, telles que l'Église, les partis politiques, le gouvernement, les syndicats, les groupes de pression, la vie associative, qui constituent de véritables réseaux de compartimentage idéologique avec des canaux de transmission appropriés. Cicéron très bien informé, l'auteur

guide ses lecteurs étrangers dans les tours et détours du labyrinthe que constitue la vie publique belge.

Cette introduction à la connaissance de la Belgique mériterait d'être traduite en plusieurs langues étrangères. ■

Paul Buyck

(Tr. W. Devos)

GEERT VAN ISTENDAEL, *Het Belgisch labyrint of de schoonheid der wanstaltigheid*, Amsterdam, Arbeiderspers, 1989, 335 p.

### Jan de Hartog

Jusqu'à seize fois, l'écrivain néerlandais Jan de Hartog a figuré sur la liste des bestsellers du *New York Times*, mais cela n'a pas suffi à en faire un auteur apprécié dans son propre pays. De Hartog passe pour un «conteur», ce qui équivaut dans les lettres néerlandaises à un «testimonium pauperitatis»: un veto interdit son œuvre aux élèves du secondaire. Heureusement le soixante-quinzième anniversaire de cet écrivain encore fort actif a donné lieu à l'émission d'un documentaire télévisé sur sa vie et son œuvre, qu'on peut toutes deux qualifier d'aventureuses. De Hartog se fit un nom en 1940 avec *Hollands Glorie* (La Gloire de la Hollande), un livre véhément sur les abus dans le remorquage de haute mer néerlandais. Son grand succès peut en partie s'expliquer par le titre patriotique, qui faisait de l'achat du livre, sous l'occupation allemande, un acte de résistance. Mais l'ouvrage présente des qualités durables: il rayonne d'un calvinisme anguleux mais sincère. Dans les premières années de la guerre, De Hartog se réfugia en Angleterre, épousa la fille de J.B. Priestly (qu'il considère, avec Graham Greene et Somerset Maugham comme son «maître»), et finit par se fixer comme écrivain de langue anglaise aux États-Unis. Une comédie musicale tirée de *Het Hemelbed* (Le baldaquin - 1943), pièce qui connut un succès mondial, fit pendant des années les beaux jours de Broadway.

La mer resta son sujet principal: la trilogie marine, *Stella*



Jan de Hartog (°1914).

(1950), *Thalassa* (1951) et *Mary* (1951) constitue avec *Hollands Glorie* le cœur «conradien» de l'œuvre de De Hartog. Mais tout aussi prononcé est chez De Hartog l'engagement social et religieux: *Gods geuzen*, (Les gueux de Dieu, 1947, 1949) sur l'hypocrisie de l'armée du salut; *Het Koninkrijk van de Vrede* (Le royaume de la paix, 1972, 1975), une histoire des Quakers dramatisée comptant quatre volumes; *Het ziekenhuis* (L'hôpital, 1965), sur les situations inadmissibles dans un hôpital pour indigents de Houston. Il y a deux ans paraissait *De commodore* (Le commodore), dans lequel De Hartog transposait le sujet de *Hollands Glorie*, le remorquage de haute mer, à l'époque des ordinateurs avec la même indignation fondamentale devant le visage inhumain des armateurs et de leurs actionnaires. Malgré ses soixante-quinze ans, notre auteur ne s'accorde toujours pas d'«otium cum dignitate»: l'année passée paraissait *De centurio* (Le centurion), dans lequel un capitaine en retraite, armé d'un «pendule», reconstruit un morceau d'histoire romaine. Il y trouve l'acceptation de sa destinée. Le ton des critiques néerlandais - depuis son «départ pour l'Angleterre», De Hartog écrit en anglais et traduit lui-même ses ouvrages en néerlandais - était, comme depuis toujours, acide: les Pays-Bas peuvent en bien des domaines être devenus le «pays le plus tolérant du monde»,